

Denis CLARINVAL

DE LA CASE VIDE AU HORS-FOND

NOTE D'INTENTION



PRINCIPE

La Case vide n'avait pas été initialement conçue comme une étude du fond, encore moins comme un ouvrage consacré à l'*Ab-grund* heideggérien. Son point de départ était beaucoup plus circonscrit : interroger cette place laissée libre à l'intérieur d'une structure qui, précisément parce qu'elle n'est occupée par aucun de ses termes, empêche cette structure de se refermer sur elle-même et autorise ses transformations.

La case vide apparaissait ainsi comme condition de mobilité. Dans l'ordre de la représentation comme dans celui du langage, elle maintient un écart grâce auquel les éléments peuvent changer de position, les rapports se modifier et des significations nouvelles devenir possibles. Elle ne produit aucune de ces transformations et n'en détermine aucune. Elle empêche seulement qu'une configuration épuise définitivement le champ de ce qui peut advenir.

Mais le chemin suivi par la réflexion a progressivement déplacé cette première intuition.

Car la case vide ne désigne pas seulement une place disponible à l'intérieur d'un système. Poussée jusqu'à ses conséquences les plus radicales, elle révèle une impossibilité plus profonde : celle, pour la représentation, de se constituer en totalité close et de faire coïncider ses propres conditions avec celles du réel. Ce qui apparaissait d'abord comme condition interne de transformation devient alors le lieu d'une défaillance de la pensée constituante.

La case vide peut ainsi être comprise comme son trou de vidange.

Quelque chose échappe. Non parce que la représentation serait provisoirement insuffisante et qu'une représentation plus complète pourrait un jour combler ce manque, mais parce que le réel peut faire irruption sans se laisser intégralement reconduire aux formes dans lesquelles la pensée prétend le constituer. La case n'est plus seulement ce qui permet aux

représentations de se transformer ; elle devient le point par lequel leur prétention à la clôture se défait.

Cette défaillance atteint nécessairement le langage. Tant que celui-ci peut transformer ses propres structures afin d'accueillir ce qui lui arrive, la case vide demeure encore intérieure à son jeu. Mais lorsque l'irruption du réel atteint la capacité même du langage à constituer ce dont il parle, la case devient son point d'effondrement. La parole poétique — et particulièrement celle de Trakl — apparaît alors non comme un langage qui aurait découvert une représentation plus adéquate, mais comme une parole qui demeure au voisinage de cet effondrement et répond à ce qui l'a traversée.

C'est à cet endroit seulement que la question du fond s'est imposée.

Elle n'a donc pas été ajoutée au projet. Elle a été appelée par lui.

Si la représentation ne peut plus assurer sa propre clôture ; si le langage rencontre en lui-même le point où sa puissance constituante s'effondre ; si le réel ne peut être reconduit à l'horizon préalable de ses représentations, il devient nécessaire de demander ce qui demeure de l'exigence selon laquelle toute possibilité devrait reposer sur un fond qui en garantirait l'ouverture.

La rencontre avec l'*Ab-grund* heideggérien devient alors inévitable.

Elle ne constitue pas une digression historique destinée à adjoindre à la réflexion un commentaire de Heidegger. L'*Ab-grund* offre l'une des tentatives les plus radicales pour penser le fond à partir de son retrait. Il permet donc d'éprouver la question à laquelle la case vide a conduit : suffit-il que le fond se retire pour que la pensée soit délivrée de la nécessité de fonder ?

C'est cette interrogation qui justifie les lectures de Heidegger et le passage par son interprétation de Schelling. Elles ne sont pas convoquées pour fournir une autorité

philosophique à une intuition préalablement acquise. Elles constituent une épreuve. Il faut suivre la pensée du *Grund*, de l'*Ungrund*, de l'*Ab-grund*, de la *Fuge*, de la séparation et de la différenciation suffisamment loin pour déterminer si le retrait du fond permet effectivement de sortir de la fondation.

Le trajet conduit à une difficulté.

Le fond retiré demeure encore un fond. L'*Ab-grund* reste pensable depuis le *Grund* dont il marque le retrait. Même absent comme assise positive, celui-ci peut continuer à exercer une fonction : son retrait demeure ce à partir de quoi l'ouverture est comprise. Le fond disparaît comme présence sans que soit nécessairement abolie la structure fondatrice.

C'est ce paradoxe qui conduit à ce qui sera appelé ici le hors-fond idolique.

À partir de ce point, le chemin s'éloigne de Heidegger. Il ne s'agit plus de pousser davantage le retrait du fond, mais de déplacer la question qui exigeait encore qu'un fond, présent ou retiré, rende raison de ce qui advient.

L'expérience du vertige permet ce déplacement.

Le vertige n'oblige pas à penser seulement l'opposition entre un sol assuré et l'absence de sol. Il peut surgir de la mouvance même de ce sur quoi l'on croyait prendre appui. Le fond peut dès lors être envisagé non comme surface, principe ou origine, mais comme tissage de failles mouvantes.

Le terme de faille ne recevra pas dans cet ouvrage tout le développement qu'il pourrait appeler. Il fait l'objet d'un texte poétique distinct, où il est approché selon un autre mode de pensée. Seules seront retenues ici les déterminations nécessaires au présent chemin : la faille n'est ni le manque d'une totalité perdue ni la fracture secondaire d'un sol initialement intact ; elle est écart, non-coïncidence, ouverture. Et surtout, elle ne contient aucun programme de ce qui devra advenir.

La faille autorise mais ne fonde pas.

Cette proposition marque le déplacement décisif du livre.

Le maillage des failles ne constitue pas un nouveau fond substitué à celui qui vient d'être récusé. Parce que les failles sont mouvantes, leur configuration ne précède pas l'avènement comme une structure transcendantale qui en déterminerait les possibilités. Elle se transforme avec ce qui advient. La condition des possibles devient elle-même mouvance.

La faille peut alors être comprise comme avènement non destiné.

La question du fond se renverse. Il ne s'agit plus de rechercher ce qui fonde l'avènement, mais de comprendre comment des fondations deviennent possibles dans ce qui advient sans être lui-même fondé. La fondation cesse d'être originaire : elle devient l'une des possibilités ouvertes par l'avènement.

C'est à ce point que le présent ouvrage rencontrera une nouvelle question sans prétendre la résoudre.

Si aucun fond ne précède l'avènement ; si les failles mouvantes autorisent sans fonder ; si des destinements peuvent apparaître sans qu'aucun destinement originaire détermine ce qui vient, il faut encore penser l'espace libre dans lequel cet ad-venir peut se déployer.

Cette question conduit à *Temps et être* et à la pensée heideggérienne de la porrection.

Mais elle exige un autre ouvrage.

Il faudra alors examiner si l'espace libre du temps permet réellement de penser l'avènement sans fondement ; si la porrection doit être comprise seulement comme rassemblement des destinements ou si elle peut être déplacée vers l'advenue même de leurs différences ; si l'Ereignis peut être pensé comme avènement non destiné ; et si, au-delà du rassemblement heideggérien, il devient possible de penser une polyphonie des failles dans laquelle différenciation et communauté co-adviennent sans jamais se totaliser.

Le présent livre s'arrêtera à ce seuil.

Son déplacement vers l'*Ab-grund* ne constitue donc pas un changement de sujet. Il est le résultat du chemin parcouru par la case vide elle-même. Celle-ci aura conduit de la transformation interne des représentations à leur non-clôture, de leur non-clôture à l'irruption du réel, de cette irruption à l'effondrement du langage constituant, puis de cet effondrement à la question du fond. L'*Ab-grund* aura permis d'éprouver la possibilité du retrait ; le hors-fond idolique en aura révélé la limite ; les failles mouvantes auront ouvert la possibilité d'une condition qui n'est plus fondement.

Il restera alors une question :

comment penser l'ad-venir lorsque rien ne le destine originellement ?

Ce sera la question de *L'Espace libre du temps*.

Ainsi compris, le passage de *La Case vide* à l'*Ab-grund* n'est pas une greffe. C'est la case vide elle-même qui, lorsqu'elle est pensée jusqu'au bout, ouvre sous la pensée la question du fond — puis oblige à demander si cette question doit encore être posée.

DE LA CASE VIDE AU HORS-FOND

La case vide ne possède pas une signification univoque. Son apparente simplicité risque même de masquer le déplacement décisif qui s'accomplit lorsqu'on cesse de la considérer seulement comme une place inoccupée à l'intérieur d'une structure. Elle désigne d'abord la condition interne grâce à laquelle une structure demeure transformable ; mais elle peut également devenir le lieu où cette structure rencontre sa propre impossibilité de se constituer en totalité. Entre ces deux significations se joue le passage de la transformation interne des représentations à leur exposition à ce qui ne procède pas d'elles. C'est ce passage qui conduit à la question du fond et, par là, au hors-fond, tout en préparant déjà la nécessité de dépasser celui-ci.

Dans sa première détermination, la case vide appartient encore au jeu. Elle n'est pas une pièce supplémentaire et ne possède par elle-même aucune stratégie. Elle ne produit aucun déplacement, ne commande aucune transformation et ne contient en puissance aucune configuration déterminée. Sa fonction est plus discrète et, pour cette raison même, plus fondamentale : elle empêche qu'une structure soit entièrement saturée par les éléments qui l'occupent. Parce qu'une place demeure libre, les autres peuvent changer de position ; parce que tout n'est pas donné simultanément dans une configuration définitive, quelque chose peut encore arriver à cette configuration. La case vide ne crée donc pas positivement le devenir. Elle empêche plutôt le devenir de devenir impossible.

Il en va de même dans les structures représentatives et langagières. Un langage entièrement saturé, dans lequel chaque signe serait définitivement fixé à ce qu'il signifie, chaque relation arrêtée et chaque possibilité déjà distribuée, ne pourrait plus véritablement parler. Il ne ferait

que répéter une totalité constituée. Pour qu'une signification puisse se déplacer, pour qu'une phrase puisse excéder les significations déjà disponibles, pour qu'une métaphore puisse faire apparaître un rapport jusque-là absent, il faut qu'une non-coïncidence demeure au cœur même du langage. La case vide est le nom donné à cette non-saturation. Elle ne dit encore rien ; elle rend possible que quelque chose puisse être dit autrement.

À ce premier niveau, elle demeure cependant intérieure à la structure dont elle autorise les transformations. Le jeu change, mais il reste un jeu ; les représentations se déplacent, mais elles demeurent des représentations ; le langage se transforme, mais il conserve sa capacité de recueillir ses propres transformations. Le vide possède alors une fonction conditionnante. Il n'est pas fond au sens d'un principe positif qui déterminerait à l'avance ce qui doit advenir, mais il n'est pas davantage absence absolue de fond. Son étrange fond consiste précisément dans son retrait : il agit en ne s'occupant pas, maintient les possibilités ouvertes en ne devenant jamais l'une d'elles, autorise les transformations en se retirant de chacune des formes auxquelles elles donnent lieu.

C'est en ce sens que la case vide rencontre la problématique du hors-fond, de l'*Ab-grund*. Le fond ne disparaît pas comme si rien n'avait jamais fondé ; il se retire de sa fonction de sol assuré. Le trait d'union de l'*Ab-grund* importe alors autant que ses deux termes : quelque chose demeure en rapport avec le *Grund* au moment même où celui-ci se dérobe. Le hors-fond conserve la mémoire du fond. Il ne désigne pas simplement un abîme placé sous les choses, comme si la profondeur devait remplacer le sol qui manque. Il indique plutôt le mouvement par lequel le fond se soustrait à la fonction fondatrice qu'on voulait lui attribuer. La case vide, considérée comme condition des transformations internes d'une structure, demeure encore de cet ordre. Son fond se retire dans les transformations qu'elle autorise. Il n'apparaît jamais comme contenu, mais son retrait demeure lisible à partir du jeu qu'il rend

possible. Quelque chose continue donc de se maintenir : une articulation, un champ, un espace de déplacement dans lequel les termes peuvent se modifier sans que soit détruite la possibilité même de leur rapport. La case est vide, mais l'échiquier demeure.

Or cette première détermination ne suffit pas. Elle pourrait même reconduire subrepticement ce qu'elle semblait avoir écarté : l'idée qu'il existe toujours, derrière les transformations, une condition susceptible d'en rendre raison. Le fond aurait disparu comme présence, mais il survivrait comme fonction. On ne dirait plus : voici ce qui fonde. On dirait : voici le retrait grâce auquel les transformations sont possibles. Le principe serait devenu retrait, mais la structure de la principalité pourrait subsister.

C'est ici qu'apparaît une seconde perception de la case vide, beaucoup plus radicale.

La case n'est plus seulement ce qui permet à une structure de se transformer. Elle devient le trou de vidange de la pensée constituante.

L'expression doit être prise dans toute sa force. Une pensée constituante suppose qu'elle puisse recueillir ce qui lui advient dans les formes par lesquelles elle le comprend. Quelque chose apparaît ; la représentation lui assigne une figure, le concept l'identifie, le langage le nomme et l'inscrit dans un réseau de rapports. Ce processus n'a rien d'accidentel : sans lui, aucune expérience déterminée ne serait possible. Mais il porte en lui une tentation plus profonde : confondre les conditions selon lesquelles quelque chose peut être représenté avec les conditions selon lesquelles cette chose est. La représentation risque alors de prendre son propre ordre pour l'ordre du réel.

La case vide introduit une fuite dans cette prétention.

Tant qu'elle n'est que condition de transformation, cette fuite demeure maîtrisée : ce qui quitte une position peut en rejoindre une autre. Mais lorsqu'elle devient trou de vidange, quelque chose échappe sans être immédiatement repris ailleurs. La pensée ne parvient plus à

reconduire intégralement ce qui lui advient dans le réseau de ses représentations. Ce n'est plus seulement une signification qui se déplace. C'est la capacité de la représentation à constituer ce qui l'atteint qui se trouve mise en défaut.

Ce qui provoque cet effondrement n'est pourtant ni le néant ni quelque mystérieux arrière-monde. C'est au contraire le réel dans sa poussée, dans son irruption.

Le réel ne vient pas alors remplir la case vide. S'il pouvait simplement l'occuper, il deviendrait aussitôt une nouvelle pièce du jeu, une représentation supplémentaire, un contenu nouvellement intégré. Son irruption produit l'effet inverse : elle révèle que la case n'était pas seulement une place disponible, mais une ouverture par laquelle la totalité représentative ne cesse de perdre la possibilité de se refermer sur elle-même. Le réel n'est pas ce qui manque à la représentation et qu'une représentation meilleure pourrait finalement intégrer. Il est ce qui empêche toute représentation de coïncider définitivement avec ce qu'elle prétend constituer. La case vide change ainsi de régime. Dans le premier, elle est la condition de possibilité d'une transformation. Dans le second, elle devient l'indice d'une impossibilité : impossibilité pour la représentation de devenir totalité, impossibilité pour la pensée constituante de convertir tout ce qui lui arrive en objet constitué, impossibilité enfin pour le langage de garantir qu'il possède en lui-même les ressources nécessaires pour recueillir ce qui fait irruption.

C'est à ce point que la question cesse d'être seulement celle de la représentation et devient celle du langage.

Car le langage est lui aussi traversé par cette prétention constituante. Nommer, déterminer, ordonner, attribuer, raconter : autant de manières de recueillir ce qui arrive dans une structure qui le rend dicible. Mais que se passe-t-il lorsque ce qui arrive ne se laisse plus reconduire aux possibilités déjà contenues dans cette structure ? Il serait insuffisant de répondre qu'il faut inventer de nouveaux mots ou de nouvelles formes. Une telle réponse demeurerait encore à

l'intérieur du premier régime de la case vide : le langage se transformerait afin d'accueillir ce qu'il ne pouvait auparavant accueillir. Une place serait libérée, une nouvelle configuration apparaîtrait, et le jeu continuerait.

L'irruption du réel introduit une rupture plus profonde. Elle atteint le langage dans sa prétention même à pouvoir constituer ce qui lui arrive. La case vide devient alors le point d'effondrement du langage.

Cet effondrement ne signifie pas que plus aucun mot ne puisse être prononcé. Le mutisme pur ne serait d'ailleurs pas davantage une réponse : il pourrait encore être interprété comme simple absence de parole. Ce qui s'effondre est une certaine puissance du langage, celle qui lui permettait de croire que parler consistait à disposer de ce dont il parle. Les mots demeurent, mais leur rapport au réel se modifie. Ils ne viennent plus se placer devant lui pour le représenter ; ils portent désormais la trace de l'événement qui a défait leur prétention représentative.

C'est ici que la poésie de Trakl acquiert une portée qui excède toute question esthétique. Elle ne constitue pas un langage plus riche venant prendre la relève d'un langage ordinaire devenu insuffisant. Elle ne dispose pas davantage d'un accès privilégié à un réel caché derrière les apparences. Elle se tient au voisinage du point où le langage ne parvient plus à convertir ce qui l'atteint en représentation maîtrisée.

Les couleurs, les images, les ruptures, les déplacements syntaxiques, les silences ne sont dès lors pas simplement des procédés poétiques. Ils témoignent d'une parole qui continue après avoir rencontré la limite de son propre pouvoir constituant. La souffrance n'y est pas représentée comme un objet que le poème placerait devant lui. Quelque chose de la souffrance atteint le langage lui-même, dérange ses articulations, déplace ses images et interdit leur fermeture dans une signification dernière. Le poème ne dit pas ce qu'est la

souffrance depuis une position extérieure à elle ; il laisse dans sa propre langue la trace du passage de ce qui l'a traversée.

Alors seulement peut prendre tout son sens la proposition selon laquelle parler n'est plus simplement dire, mais répondre.

Répondre ne signifie pas apporter une réponse qui viendrait résoudre ce qui a fait irruption.

La réponse est seconde au sens le plus radical : quelque chose a déjà atteint la parole avant qu'elle parle. Le langage ne commence plus avec l'initiative du sujet parlant. Il commence dans l'exposition à ce qui lui arrive. La parole répond parce qu'elle a d'abord été affectée, déplacée, parfois brisée par ce à quoi elle répond.

Le poème apparaît ainsi non comme restauration du langage après son effondrement, mais comme parole demeurant auprès de cet effondrement. Il n'en répare pas la faille. Il ne reconstruit pas derrière elle un fond plus profond. Il maintient ouverte la blessure par laquelle le réel a interrompu la suffisance de la représentation.

Une différence décisive avec le hors-fond commence alors à se dessiner.

L'*Ab-grund* demeure pensable à partir du *Grund*. Le fond se retire ; son retrait bouleverse la fondation ; mais le mouvement du retrait conserve encore la trace de ce dont il est retrait. Le hors-fond reste ainsi lié au fond, ne serait-ce que négativement ou privativement. Il peut destituer le sol sans abolir entièrement la question du sol. Il peut déplacer la fondation sans encore rendre caduque toute demande de fond.

Au point d'effondrement du langage, la situation devient plus radicale. Ce n'est plus seulement le fond qui se retire : c'est la représentation elle-même qui découvre qu'elle n'a jamais possédé le fond qu'elle croyait pouvoir atteindre. Le réel ne révèle pas derrière elle un fond plus originaire. Il révèle l'impossibilité de sa clôture.

Dès lors, le passage par l'*Ab-grund* demeure nécessaire, mais il cesse d'être un terme. Il constitue plutôt un seuil. Il permet de comprendre comment le fond peut se retirer, comment la fondation peut être suspendue, comment une pensée peut renoncer au principe sans sombrer pour autant dans le néant. Mais il faut encore franchir un pas supplémentaire : demander si la pensée du retrait ne demeure pas elle-même trop attachée à ce qui se retire, si le hors-fond ne conserve pas encore, jusque dans son nom, la nostalgie ou la mémoire du fond.

La case vide radicalisée conduit ailleurs. Elle ne demande plus quel fond se retire derrière les transformations. Elle expose la pensée à ce qui advient sans pouvoir être reconduit à un fond qui en garantirait originairement la possibilité. Elle ne supprime pas les possibles ; elle les libère de l'idée qu'ils devraient avoir été préalablement contenus dans une structure qui les rendrait possibles. L'irruption du réel signifie précisément qu'il peut arriver quelque chose que la pensée n'avait pas constitué comme possibilité avant que cela arrive.

Le possible change alors lui-même de sens. Il n'est plus seulement ce qui pouvait arriver à l'intérieur d'un champ déjà ouvert. Il devient ce dont la possibilité se manifeste dans son avènement même.

Ainsi se nouent les deux mouvements. La case vide conduit au hors-fond parce qu'elle oblige à penser une condition qui ne se présente jamais comme fond positif et dont l'efficace consiste dans son retrait. Mais le hors-fond reconduit à son tour vers la case vide parce qu'il faut finalement se demander si le retrait du fond suffit à libérer l'avènement ou s'il maintient encore celui-ci sous la dépendance de ce dont il serait le retrait.

Entre les deux se tient le point d'effondrement.

C'est là que le langage cesse de pouvoir assurer la continuité. C'est là aussi qu'une autre parole devient possible — non parce qu'elle disposerait d'un autre fond, mais parce qu'elle accepte

de ne plus se fonder dans la maîtrise de ce qu'elle dit. La parole poétique n'abolit pas la faille ; elle l'habite. Elle ne referme pas la case vide ; elle parle depuis son voisinage. Elle ne transforme pas l'irruption du réel en possession ; elle lui répond.

La question du fond peut alors être reprise sur un terrain entièrement déplacé. Il ne s'agit plus de chercher ce qui, derrière l'étant, derrière la représentation ou derrière le langage, assurerait leur consistance. Il s'agit de comprendre comment quelque chose peut advenir lorsque le fond cesse d'en garantir l'advenue et comment une pensée, une parole, une existence peuvent demeurer ouvertes à cet avènement sans chercher aussitôt à lui restituer le sol qui lui manque. C'est à cet endroit précis que commence la question de l'Ab-grund. Mais elle commence désormais sous une exigence qui l'accompagnera jusqu'à son terme : le hors-fond ne pourra être pensé jusqu'au bout qu'à la condition de découvrir si, dans son retrait même, le fond n'y demeure pas encore secrètement présent.

CONCLUSION

DU HORS-FOND À L'ESPACE LIBRE DU TEMPS

La question du fond ne s'est pas imposée de l'extérieur à la réflexion sur la case vide. Elle en constituait peut-être, dès l'origine, l'une des conséquences les moins immédiatement visibles. Aussi longtemps que la case vide pouvait être comprise comme ce qui empêche une structure de se saturer et rend ainsi possibles ses transformations internes, il demeurait encore possible de lui attribuer une fonction conditionnante. Elle ne fondait aucune transformation particulière, ne prescrivait aucun déplacement, ne contenait aucune forme en attente de son actualisation ; mais son retrait même semblait assurer la possibilité du jeu. Vide de tout contenu propre, elle demeurait pourtant ce grâce à quoi les contenus pouvaient changer de place et les structures se recomposer.

En ce sens, elle conservait encore quelque chose du fond. Non plus le fond positif auquel il serait possible de reconduire les transformations afin d'en établir l'origine ou la raison, mais un fond retiré, perceptible seulement dans les possibilités que son retrait autorisait. La case demeurait vide ; pourtant son vide avait encore une fonction. Ce qui ne se montrait pas continuait à opérer dans ce qui pouvait se transformer.

C'est pourquoi la rencontre avec l'*Ab-grund* ne pouvait être évitée. Le hors-fond semblait proposer une manière de penser le fond sans le reconduire à la fonction métaphysique du fondement. Le *Grund* ne disparaissait pas au profit d'un autre principe qui aurait pris sa place ; il se retirait. Mais ce retrait même devait être interrogé. Car retirer le fond ne signifie pas nécessairement se défaire de la fonction qu'il exerçait. Quelque chose peut continuer à

gouverner depuis son absence. Quelque chose peut demeurer déterminant précisément parce qu'il s'est soustrait à toute détermination explicite.

Le hors-fond porte cette ambiguïté jusque dans son nom. Il n'est pensable comme hors-fond qu'en demeurant rapporté au fond dont il marque l'éloignement ou le retrait. L'*Ab-* n'efface pas le *Grund*. Il en modifie le régime de présence. Le fond n'est plus là comme assise disponible, principe assuré ou raison suffisante ; mais il demeure ce dont le retrait permet encore de comprendre ce qui advient. Son absence reste structurée par ce qui s'est absenté.

Le retrait peut dès lors devenir paradoxalement une manière de préserver ce qu'il retire.

C'est en ce sens qu'il est possible de parler d'un hors-fond idolique. L'idole n'est pas nécessairement ce qui se donne avec une visibilité excessive. Elle peut également être ce qui organise silencieusement le regard depuis son retrait. Le fond retiré peut continuer à déterminer l'espace dont il s'est absenté. Il ne commande plus positivement ce qui doit advenir, mais il demeure la référence à partir de laquelle l'avènement est compris. Le fond n'est plus montré ; sa fonction demeure.

Une telle difficulté ne saurait être résolue en poussant plus loin encore le retrait, comme s'il suffisait de chercher derrière le hors-fond un hors-fond plus originaire. Ce geste ne ferait que reconduire indéfiniment la structure dont il prétend sortir. À chaque recul du fond, la pensée demanderait ce qui rend ce recul possible ; à chaque retrait, elle chercherait le lieu depuis lequel le retrait s'accomplit. Elle demeurerait ainsi prisonnière de la question qu'elle croit dépasser : qu'est-ce qui, en dernière instance, soutient ce qui est ?

Il faut donc déplacer la question elle-même.

C'est ici que l'expérience du vertige devient décisive.

Le vertige semble d'abord confirmer la nécessité du fond. Il surgit lorsque le sol cesse d'assurer la stabilité du corps, lorsque la profondeur devient sensible, lorsque la possibilité de la chute

transforme l'espace. Il paraît ainsi reconduire la structure la plus traditionnelle : en haut celui qui se tient, en bas le fond vers lequel il pourrait tomber, entre les deux le vide qui rend possible la chute.

Mais cette description suppose déjà ce qu'elle prétend expliquer. Elle suppose un fond stable, même inaccessible, à partir duquel le vide peut être mesuré. Elle pense encore le vertige depuis une géométrie du sol et de la profondeur.

Une autre expérience est pourtant possible. Le vertige peut naître non parce qu'il n'y aurait plus rien sous les pieds, mais parce que ce sur quoi ils prennent appui est lui-même mouvant. Ce qui vacille n'est plus seulement celui qui regarde vers le bas. C'est le rapport même entre l'appui, le mouvement et la possibilité de tenir.

Le fond cesse alors d'être une surface.

Il peut être pensé comme un tissage de failles mouvantes.

La formule semble d'abord contradictoire. Un fond devrait précisément être ce qui ne bouge pas, ce sur quoi le mouvement peut prendre appui. Une faille devrait au contraire être ce qui interrompt la continuité du fond. Parler d'un fond constitué de failles revient donc à retirer au fond presque toutes les déterminations qui permettraient jusque-là de le reconnaître comme fond.

C'est précisément ce qui est recherché.

Les failles ne sont pas des accidents survenus à un sol qui leur préexisterait. Elles ne fissurent pas une totalité antérieure dont il faudrait regretter l'intégrité. Leur tissage constitue ce à partir de quoi quelque chose peut se déplacer, se différencier, se rencontrer, se séparer, se transformer. Mais ce « à partir de quoi » ne doit surtout pas être compris comme le retour clandestin d'un principe originaire. Le tissage ne contient pas les formes auxquelles il donnera lieu. Il ne les appelle pas. Il ne les destine pas.

La faille autorise, mais elle ne fonde pas.

Cette distinction est essentielle. Fonder signifie toujours, d'une manière ou d'une autre, établir un rapport de dépendance entre ce qui advient et ce qui rend raison de son avènement. Même lorsque la fondation ne prend plus la forme d'une causalité mécanique, elle conserve la structure d'une antériorité : quelque chose doit être là, logiquement ou ontologiquement, pour que quelque chose d'autre puisse advenir.

Autoriser signifie tout autre chose.

Ce qui autorise ouvre une possibilité sans déterminer ce qui en sera fait. Une porte ouverte ne produit pas celui qui la franchira, ne décide pas qu'elle sera franchie et ne détermine pas la direction que prendra celui qui l'a franchie. Elle rend seulement le passage possible. Encore cette comparaison demeure-t-elle insuffisante, car une porte existe avant le passage et attend en quelque sorte qu'il ait lieu. La faille mouvante ne possède même pas cette antériorité.

Elle advient elle-même.

C'est pourquoi le tissage des failles ne peut être transformé en un nouveau transcendantal. Il ne saurait constituer l'ensemble préalable des conditions auxquelles tout avènement devrait se conformer. Si tel était le cas, le fondement aurait seulement changé de nom. On aurait remplacé le sol par la faille, l'identité par la différence, la stabilité par le mouvement, sans modifier la structure fondamentale de la pensée : derrière ce qui advient, quelque chose continuerait à rendre possible son avènement.

Or les failles sont mouvantes. Elles ne précèdent pas leur propre déplacement. Leur configuration se transforme dans le mouvement même où quelque chose advient. La condition des possibles n'est donc plus extérieure ni antérieure aux possibles qu'elle autorise. Elle est engagée dans leur venue.

Il faut alors risquer une proposition plus radicale : la faille est elle-même avènement.

Mais un avènement qui ne porte en lui aucun programme de ce qui doit venir. Rien n'y est destiné d'avance. Rien ne s'y trouve contenu sous la forme d'un possible attendant son actualisation. L'avènement ne réalise pas un possible qui l'aurait précédé ; il ouvre, dans sa venue même, le champ à partir duquel quelque chose pourra rétrospectivement être reconnu comme ayant été possible.

Le possible cesse ainsi d'être nécessairement antérieur au réel.

Il arrive que quelque chose advienne et que son avènement transforme le champ même de ce qui était tenu pour possible. L'événement ne choisit alors pas simplement l'une des branches d'un arbre préalablement dessiné. Il modifie l'arbre. Il peut même faire apparaître des bifurcations dont rien ne permettait auparavant de disposer.

La case vide retrouve ici son sens le plus radical. Elle n'est plus seulement la place laissée disponible afin que les pièces puissent se déplacer. Elle est ce qui interdit de considérer l'échiquier lui-même comme définitivement constitué. La transformation n'affecte plus seulement les positions à l'intérieur du champ ; elle peut affecter le champ des positions possibles.

C'est pourquoi l'irruption du réel avait conduit au point d'effondrement du langage constituant. Le langage peut transformer ses représentations aussi longtemps que ce qui lui arrive demeure susceptible d'être reconduit à l'horizon de ses possibles. Mais lorsque quelque chose fait irruption qui déplace cet horizon lui-même, le langage ne peut plus simplement ajouter une représentation à celles dont il disposait. Il doit subir sa propre transformation.

Le langage n'est alors plus seulement ce dans quoi quelque chose est représenté. Il devient lui-même l'un des lieux traversés par l'avènement.

Ce qui advient au langage advient également à la pensée. Elle ne se tient plus devant un champ de possibles qu'elle aurait pour tâche d'explorer ou de constituer. Elle est engagée dans le

mouvement par lequel les possibilités elles-mêmes se déplacent. Ce qu'elle traverse la traverse. Elle ne peut rencontrer quelque chose sans être affectée par cette rencontre ; et ce qu'elle rencontre n'est pas davantage laissé absolument intact par la relation qui s'établit.

La pensée cesse ainsi d'être constituante sans devenir passive.

Cette précision est essentielle. Renoncer à la fondation ne signifie pas abandonner l'avènement à une pure présence qu'il suffirait de recevoir. L'absence de fondement n'implique pas que quelque chose viendrait simplement à nous tandis que nous demeurerions le lieu immobile de son apparition. Une telle passivité reconduirait autrement l'ancienne séparation entre ce qui vient et ce devant quoi cela vient.

L'avènement est relationnel.

Les failles sont mouvantes parce que les rapports qui s'y nouent le sont eux-mêmes. Chaque singularité entre dans des configurations qu'elle contribue à modifier tout en étant modifiée par elles. Il n'existe aucun point extérieur depuis lequel l'ensemble de ces relations pourrait être totalisé. Il n'existe pas davantage de terme ultime auquel elles devraient conduire.

C'est précisément cette absence de destinement qui distingue la condition du fondement.

Un fondement ne se contente jamais d'autoriser. En fondant, il détermine au moins le registre dans lequel ce qu'il fonde devra pouvoir apparaître. La faille, au contraire, n'établit aucun tel registre. Elle ouvre sans décider ce qui occupera l'ouverture. Plus exactement encore : elle ouvre sans que l'ouverture elle-même puisse être séparée de ce qui advient en elle.

L'avènement est ainsi non destiné.

Il ne faut pas entendre par là qu'aucun destinement ne puisse jamais apparaître. Des orientations se forment, des structures s'établissent, des formes durent, des histoires commencent, des décisions engagent des avenir. Le monde n'est pas une dispersion indifférenciée dans laquelle rien ne pourrait acquérir consistance.

Mais aucun de ces destinements ne peut prétendre constituer le destinement originaire de l'avènement lui-même.

C'est ici que la fondation trouve une place nouvelle.

Elle n'a pas à être supprimée. Il serait absurde de nier que nous fondons sans cesse : une démonstration repose sur des prémisses ; une maison demande des assises ; une institution se donne des règles ; une parole établit provisoirement des significations ; une existence prend des décisions dont elle assume les conséquences. Le problème n'a jamais été la fondation comme opération locale.

Le problème commence lorsque la fondation locale prétend devenir fondement originaire.

Il faut donc renverser le rapport traditionnel. Ce n'est plus la fondation qui rend l'avènement possible. C'est l'avènement qui rend la fondation possible.

Ce renversement change tout.

Si l'avènement devait lui-même être fondé, il faudrait rechercher derrière lui ce qui en autorise la venue. Puis il faudrait demander ce qui fonde ce fond, et la pensée retrouverait immédiatement la régression dont le hors-fond cherchait à sortir. Mais si l'avènement n'a pas à être fondé, si son ouverture consiste précisément dans l'absence de destinement originaire, alors les fondations peuvent apparaître en lui sans jamais acquérir le statut de fondement de l'avènement lui-même.

La fondation devient un possible.

Elle appartient à ce qui peut advenir dans l'Ouvert.

Elle ne produit pas l'Ouvert.

C'est ici que le mouvement accompli rencontre une dernière question, et cette question ne peut plus être développée dans les limites présentes.

Si l'avènement est mouvance ; si les possibilités ne lui préexistent pas toutes sous la forme d'un champ déjà constitué ; si aucun fond ne destine originairement leur apparition ; si les fondations elles-mêmes ne sont que des configurations possibles dans ce qui advient, comment penser l'espace libre dans lequel cette venue peut avoir lieu ?

Le mot « espace » est dangereux. Il pourrait laisser croire qu'il faut de nouveau supposer un contenant préalable, une scène vide sur laquelle les événements viendraient ensuite se produire. Nous aurions alors simplement déplacé le fond : après avoir renoncé au sol, nous aurions installé derrière l'avènement un espace chargé d'en assurer la possibilité.

Il faut donc que cet espace soit lui-même avènement.

Et c'est précisément ici que la question du temps devient incontournable.

Non plus le temps conçu comme succession des instants dans laquelle les événements prendraient place. Un tel temps serait encore un contenant. Non plus davantage un temps subordonné à une histoire originaire qui distribuerait les destinements selon lesquels l'Être se donnerait. Il faut demander si le temps peut être pensé comme l'ouverture mouvante dans laquelle présent, passé et avenir ne constituent pas trois régions juxtaposées, mais se tendent les uns vers les autres et ouvrent, par cette relation même, leur espace de jeu.

C'est à ce seuil que surgit la question de la porrection.

Elle ne peut être ici qu'indiquée.

Si chacune des dimensions temporelles se tend vers les autres, aucune ne possède seule son propre lieu. Le présent n'est pas enfermé dans le maintenant ; ce qui a été ne demeure pas simplement derrière lui ; ce qui vient n'attend pas devant lui comme une région encore vide. Leur rapport réciproque ouvre quelque chose qui n'est réductible à aucune d'elles : un espace libre de jeu.

La possibilité apparaît alors de penser l'Ouvert non plus à partir d'un fond, mais à partir de cette mouvance temporelle elle-même.

Le déplacement serait considérable. Ce qui avait d'abord été cherché sous la forme du fond, puis du fond retiré, puis du tissage de failles mouvantes, pourrait recevoir une détermination nouvelle : non pas un lieu qui rendrait l'avènement possible, mais l'espace libre que l'avènement temporel ouvre en advenant.

Alors seulement l'absence de fond cesserait peut-être d'être pensée comme privation.

Il ne manquerait rien.

Il n'y aurait pas derrière l'avènement un fond absent qu'il faudrait regretter, restaurer ou maintenir dans son retrait. Il y aurait le jeu mouvant à même lequel des possibles peuvent s'ouvrir, des destinements apparaître, des singularités se rencontrer, des fondations s'établir et disparaître.

La faille aurait alors cessé d'être ce qui sépare deux bords préexistants. Elle appartiendrait à la mouvance même par laquelle les bords se déterminent, se déplacent et deviennent susceptibles d'entrer en rapport.

Et l'*Ereignis* pourrait peut-être être interrogé à nouveaux frais : non plus comme ce qui, depuis un retrait plus originaire, donnerait l'Être et le temps, mais comme avènement mouvant, sans destinement qui lui soit antérieur, sans fond depuis lequel sa venue serait prescrite.

Mais ce « peut-être » doit être maintenu.

Car parvenir à ce seuil ne signifie nullement que *Temps et être* ait déjà été lu de cette manière, encore moins qu'il suffirait d'y chercher la confirmation d'un chemin parcouru ailleurs. Ce serait lui imposer par avance la réponse à la question qu'il faut précisément lui adresser.

Il faudra donc revenir au texte.

Il faudra interroger le *Es gibt* sans décider prématurément si le donner reconduit une donation ou s'il désigne déjà la venue à présence elle-même. Il faudra suivre le passage du *Schicken* au *Reichen*, du destinement à la porrection, et comprendre ce que signifie exactement l'espace libre ouvert par le rapport réciproque des dimensions temporelles. Il faudra examiner pourquoi l'Ereignis peut être dit *geschicklos*, sans destinement propre, et quelle fonction revient alors à l'*Enteignis*, à la désappropriation. Il faudra surtout déterminer si la pensée heideggérienne accomplit effectivement le déplacement hors de la fondation ou si certaines de ses déterminations conservent encore la trace de ce dont elles cherchent à se libérer.

Ce travail ne peut être ajouté ici comme un ultime commentaire.

Il exige son propre chemin.

Le parcours présent peut donc s'achever sans se clore. La case vide a conduit à la faille ; la faille à la question du fond ; le fond à son retrait ; le retrait à la découverte de la persistance possible de la fonction fondatrice jusque dans le hors-fond ; le vertige a permis de déplacer cette alternative en faisant apparaître un tissage de failles mouvantes ; celles-ci ont conduit à penser une condition qui autorise sans fonder ; et cette condition, parce qu'elle est elle-même mouvante, a finalement cessé de pouvoir être séparée de l'avènement.

Il reste désormais à penser l'espace libre de cet avènement.

Non son fond.

Non son origine.

Non ce qui le destine.

Mais le jeu temporel dans lequel des destinements deviennent possibles sans qu'aucun d'eux puisse se retourner en destinement de l'avènement lui-même.

La question qui demeure n'est donc plus : sur quoi repose ce qui advient ?

Elle devient : comment penser l'ad-venir lorsque rien ne le destine originellement ?

C'est sur cette question que ce livre peut s'interrompre.

Non parce que le chemin s'achève, mais parce qu'il vient d'en ouvrir un autre.

L'espace libre du temps.

DE L'INDIFFÉRENCIÉ À LA POLYPHONIE DES FAILLES

La question de l'indifférencié chez Schelling fait surgir une difficulté qui appartient encore à la pensée du fond. Si l'Ungrund précède toute distinction, s'il est cette indifférence absolue dans laquelle les oppositions ne sont pas encore constituées comme telles, il faut nécessairement rendre compte du surgissement de la différence. Comment ce qui n'est encore ni ceci ni cela peut-il donner lieu à la séparation ? Comment l'indifférencié peut-il engendrer des termes différenciés sans que le principe de leur différenciation soit déjà secrètement présupposé en lui ?

La difficulté n'est pas secondaire. Elle résulte de la position même de l'Ungrund. Dès lors que l'origine est située dans une indifférence antérieure aux termes qui apparaîtront, leur différence devient quelque chose qu'il faut expliquer. Il faut rendre compte du passage de l'indifférencié au différencié. Et, si ce passage doit être intelligible, il devient difficile de ne pas introduire dans l'origine elle-même ce qui permettra ultérieurement la séparation.

Le principe de différenciation risque alors d'être réintroduit dans l'indifférencié dont il était précisément absent.

La lecture heideggérienne de Schelling permet de déplacer profondément cette difficulté. En donnant à la *Fuge* une fonction déterminante, elle ne cherche plus l'originaire dans une unité indifférenciée située derrière l'articulation. L'originaire est déjà articulation, jointure, tension. Le fond et l'existence ne sont pas deux réalités indépendantes qu'un troisième terme aurait ensuite pour fonction de réunir ; ils appartiennent à une unité dont la séparation elle-même constitue le mouvement.

La différence n'a donc plus à surgir miraculeusement d'une identité qui l'aurait précédée. Elle appartient à l'articulation.

De ce point de vue, la question de l'Ungrund perd une part de sa nécessité. Chercher derrière la *Fuge* une indifférence plus originaire reviendrait à demander ce qui se trouve avant l'articulation alors que l'articulation est précisément ce qui permet de penser l'originaire sans le réduire à l'identité. La réponse heideggérienne consiste ainsi, pour une large part, à refuser le recul vers un état pré-différentiel qui aurait ensuite à produire la différence.

Mais cette réponse ne clôt pas la question.

La pensée d'un maillage mouvant de failles permet d'accomplir un déplacement supplémentaire. Elle ne consiste ni à revenir à l'indifférencié schellingien ni à simplement substituer la faille à la *Fuge*. Elle remet en question l'exigence même selon laquelle il faudrait rechercher un principe de différenciation.

Une faille est déjà écart.

Elle est non-coïncidence, espacement, possibilité d'une différence. Elle n'est donc jamais une unité indifférenciée dont il faudrait expliquer ultérieurement la séparation. Et si le fond n'est plus pensé comme sol, unité ou principe, mais comme maillage de failles, il n'est plus nécessaire de demander comment la différence peut en surgir : la différenciation est déjà formellement inscrite dans le maillage.

Le terme « formellement » est ici essentiel. Il interdit de transformer le maillage en programme caché de ce qui doit advenir. Les failles ne contiennent pas les différences futures comme des possibles préformés attendant leur actualisation. Elles ne déterminent ni les singularités qui apparaîtront, ni leurs rapports, ni les configurations auxquelles elles pourront donner lieu. Elles n'en contiennent que la possibilité formelle en interdisant que l'identité puisse jamais se refermer complètement sur elle-même.

La faille autorise la différence parce qu'elle empêche la coïncidence.

Mais elle ne détermine jamais quelle différence adviendra.

La distinction entre autorisation et fondation prend ici toute sa portée. Un principe de différenciation expliquerait pourquoi et comment la différence doit apparaître. Il porterait déjà en lui, au moins formellement, la loi de ce qui en procèderait. La faille n'exerce aucune fonction de ce genre. Elle n'est pas raison de la différence. Elle est ouverture dans laquelle une différenciation peut advenir.

La faille autorise ; elle ne fonde pas.

Mais il faut aller plus loin encore. Car si les failles constituaient un maillage immobile antérieur à ce qui vient s'y inscrire, elles deviendraient à leur tour une sorte de structure transcendante. Le fondement aurait disparu comme principe positif, mais il survivrait sous la forme d'un ensemble préalable de conditions de possibilité.

Or les failles sont mouvantes.

Leur maillage n'est pas établi avant ce qui advient. Les rapports se déplacent ; les écarts se modifient ; de nouvelles tensions apparaissent tandis que d'autres se défont. La condition elle-même participe à l'événement qu'elle autorise. Elle ne se tient pas derrière lui comme sa possibilité préalable.

La différenciation ne procède donc pas du maillage comme un effet procéderait de sa cause. Elle advient dans la mouvance du maillage lui-même.

Il devient alors possible de risquer cette proposition : la différenciation n'a pas d'origine parce que l'ad-venir est lui-même différenciant.

Encore faut-il empêcher le mot « origine » de se reconstituer immédiatement derrière cette formulation. Dire que l'ad-venir est différenciant ne signifie pas lui attribuer une puissance originaire qui produirait les différences. L'ad-venir n'est pas une source. Il n'est pas ce dont les singularités émaneraient. Il nomme la mouvance même dans laquelle différences, rapports et singularités apparaissent sans qu'un destinement préalable détermine leur apparition.

La faille peut alors être pensée comme avènement non destiné.

Elle ne précède pas l'avènement ; elle advient avec lui. Elle ne dessine pas l'espace dans lequel quelque chose devra venir ; son mouvement participe à l'ouverture même de cet espace. Elle ne sélectionne aucun possible parmi ceux qui auraient été préalablement disponibles ; elle contribue à ce que le champ des possibles se transforme dans l'advenue même de ce qui arrive.

Le possible n'est donc plus entièrement pensable comme ce qui précède le réel.

Quelque chose peut advenir dont la venue modifie rétrospectivement ce qui pouvait être tenu pour possible. L'événement ne se contente pas d'actualiser l'une des branches d'un arbre déjà constitué ; il peut déplacer les bifurcations, ouvrir des directions nouvelles, modifier jusqu'à la configuration depuis laquelle ses possibilités auraient pu être anticipées.

C'est précisément à ce point que la question du temps devient décisive.

Si les failles sont mouvantes, leur mouvement ne peut être compris dans un espace préalablement constitué. Il faut penser l'espace à partir de cette mouvance elle-même. Et c'est ici que la porrection ouvre une possibilité remarquable : les dimensions temporelles ne sont plus trois régions juxtaposées dans lesquelles les événements prendraient successivement place ; elles se tendent les unes vers les autres et ouvrent, par leur rapport réciproque, un espace libre de jeu.

L'espace libre du temps ne serait donc pas un contenant dans lequel l'avènement viendrait ensuite s'inscrire. Il serait ouvert par la mouvance temporelle elle-même.

Cette pensée permet de franchir un pas décisif hors de la fondation. Si l'espace libre n'est pas préalablement établi, s'il advient dans la porrection même des dimensions temporelles, il n'est plus nécessaire de chercher ce qui le fonde. L'ouverture n'a plus besoin d'un sol. Elle appartient au mouvement même de l'ad-venir.

Mais c'est également à cet endroit qu'une distance avec Heidegger commence à devenir nécessaire.

La porrection permet de penser l'espace libre dans lequel les destinements peuvent être rassemblés sans qu'un destinement particulier puisse prétendre déterminer l'Ereignis lui-même. Elle libère ainsi l'avènement de l'emprise d'une destination originaire. Le rassemblement ne doit plus être compris comme accomplissement d'une histoire dont la fin aurait été inscrite dans son commencement.

Pourtant, la notion même de rassemblement des destinements risque de demeurer insuffisante si l'on veut penser jusqu'au bout la mouvance des failles.

Car les destinements qu'il s'agit de rassembler semblent déjà posséder une certaine détermination. Ils apparaissent comme ce qui peut être recueilli dans l'espace libre ouvert par la porrection. Or le maillage mouvant oblige à poser une question plus radicale : comment les différences à partir desquelles seulement des destinements deviennent possibles adviennent-elles elles-mêmes ?

L'espace libre ne peut plus être seulement ce dans quoi des destinements trouvent leur jeu.

Il faut qu'il soit également l'ouverture dans laquelle la différenciation elle-même advient.

Le déplacement est considérable. Il ne s'agit plus de penser d'abord les différences et ensuite leur rassemblement. Mais il ne s'agit pas davantage de retrouver, en sens inverse, une unité première dont les différences seraient issues. Ni l'unité avant la différence, ni la différence avant l'unité ne suffisent.

C'est ici que la notion de polyphonie acquiert toute sa portée.

Une polyphonie n'est pas une unité préexistante qui se diviserait ensuite en plusieurs voix.

Mais elle n'est pas non plus la réunion secondaire de voix d'abord constituées dans leur indépendance. Une voix devient ce qu'elle est dans son rapport aux autres : écart, proximité,

réponse, interruption, consonance, dissonance, reprise. Sa singularité n'est pas abolie par le rapport ; elle s'y manifeste.

Et réciproquement, il n'existe aucune polyphonie sans ces singularités.

Il faut donc renoncer au double schème qui voudrait soit faire procéder le multiple de l'un, soit reconstruire l'un à partir du multiple. Différenciation et rassemblement co-adviennent.

Les voix ne sont pas d'abord isolées puis mises en relation. Leur différence advient dans le rapport. Mais le rapport n'est pas davantage une totalité qui les précéderait et distribuerait leurs places. Il advient avec elles.

La communauté n'est jamais donnée : elle advient avec les voix.

Cette communauté ne peut donc être conçue comme totalité. Elle ne constitue ni le principe dont les singularités procéderaient ni le terme dans lequel elles devraient finalement se résorber. Elle est l'événement de leur co-appartenance sans suppression de leurs écarts.

La polyphonie rassemble, mais elle ne totalise pas.

Cette proposition est le pendant nécessaire de celle qui concernait la faille :

la faille autorise mais ne fonde pas ; la polyphonie rassemble mais ne totalise pas.

Les deux propositions expriment un même refus de la clôture. Parce que la faille ne fonde pas, aucune singularité n'est assignée d'avance à la forme qu'elle devra prendre. Parce que la polyphonie ne totalise pas, aucune communauté ne peut transformer le rapport des singularités en unité accomplie.

La communauté elle-même doit donc être pensée comme ad-venante.

Elle n'est jamais acquise. Non parce qu'une totalité demeurerait indéfiniment à accomplir, mais parce qu'il n'existe précisément aucune totalité dont l'accomplissement constituerait son terme. Chaque nouvelle voix, chaque nouveau rapport, chaque déplacement d'une faille transforme la communauté qui advient avec eux.

Elle n'est pas ce vers quoi les singularités marchent.

Elle est leur co-advenir.

Cette pensée permet également de préciser le sens de l'absence de destinement. Il ne s'agit pas d'un monde dans lequel aucune orientation ne pourrait se former. Des destinements adviennent. Des configurations durent, des directions apparaissent, des histoires se nouent. Mais ces destinements naissent dans le jeu des différences et des rapports ; ils ne précèdent pas leur avènement comme ce qui l'aurait ordonné.

L'absence de destinement originaire n'abolit donc pas les destinements.

Elle les libère de la fonction fondatrice.

Un destinement peut orienter sans être origine de l'orientation. Une communauté peut se former sans qu'un principe communautaire l'ait précédée. Une singularité peut acquérir une figure sans que cette figure ait été contenue dans une essence préalable. Une fondation peut avoir lieu sans devenir fondement de ce qui l'a rendue possible.

L'espace libre du temps prend alors une signification nouvelle. Il n'est plus seulement l'espace dans lequel les destinements peuvent être rassemblés. Il devient la mouvance dans laquelle différenciations, singularités, rapports et destinements peuvent co-advenir.

La porrection demeure décisive parce qu'elle libère le temps de la succession et permet de penser le libre comme ouverture produite par le rapport temporel lui-même. Mais elle ne constitue peut-être qu'un seuil. Il reste à déterminer si le rassemblement auquel elle conduit peut être pensé sans réintroduire une unité qui précéderait les différences qu'elle rassemble.

C'est précisément ici que commence une interrogation critique de *Temps et être*.

Il faudra demander si l'Ereignis peut véritablement être pensé comme avènement sans destinement originaire ; si le *Es gibt* conserve encore la structure d'une donation ou s'il laisse apparaître la venue elle-même ; si la porrection rassemble des destinements déjà déterminés

ou si elle permet de penser l'advenue de leurs différences ; si l'espace libre est seulement ce dans quoi les destinements jouent ou s'il peut être compris comme l'ouverture mouvante dans laquelle leurs possibilités mêmes se constituent.

Mais cette interrogation ne devra pas chercher chez Heidegger la confirmation d'une pensée déjà arrêtée.

Elle devra mesurer une proximité et une distance.

La proximité tient à la découverte d'un espace libre qui n'a plus besoin d'être reconduit à un fond préalable et à la possibilité de penser l'Ereignis hors de l'assujettissement à un destinement particulier.

La distance apparaît lorsque le rassemblement des destinements ne suffit plus.

Car ce qui demande désormais à être pensé n'est pas seulement la coexistence de destinements dans un même libre. C'est l'ad-venir de leurs différences, la mouvance des failles dans laquelle des singularités deviennent possibles et entrent en rapport sans qu'aucune totalité les précède ou les attende.

Le problème de Schelling se trouve alors profondément déplacé.

Il n'est plus nécessaire de demander comment la différence peut surgir de l'indifférencié. Il n'existe pas d'indifférencié originaire dont elle aurait à sortir.

Il n'est pas davantage nécessaire de rechercher un principe premier de différenciation. Le maillage mouvant des failles porte déjà formellement la non-coïncidence sans déterminer ce qui en adviendra.

Et il ne suffit plus enfin de demander comment les différences peuvent être rassemblées. Leur rassemblement n'est pas une opération seconde.

Elles se différencient en entrant en rapport et entrent en rapport en se différenciant.

C'est ce double mouvement qu'il faudra appeler polyphonie.

Non la polyphonie d'un monde dont toutes les voix auraient été écrites sur une partition préalable.

Non davantage une harmonie finale vers laquelle leurs dissonances devraient tendre.

Mais une polyphonie des failles, toujours ad-venante, dans laquelle chaque voix modifie le champ où les autres peuvent être entendues et se trouve elle-même déplacée par leur présence.

La communauté n'est donc jamais donnée.

Elle advient.

Et parce qu'elle advient, elle demeure ouverte.

Ce qui était autrefois demandé au fond — assurer l'unité, rendre possible la différence, garantir la relation, maintenir ensemble ce qui risquait de se disperser — peut alors cesser d'être demandé à quelque fond que ce soit.

La faille autorise sans fonder.

La polyphonie rassemble sans totaliser.

Et la communauté advient sans être destinée.

C'est peut-être à partir de cette triple proposition que pourra véritablement commencer la question de l'espace libre du temps.

DE LA FAILLE

La notion de faille occupe dans les développements qui suivent une place suffisamment importante pour qu'une précision préalable soit nécessaire. Elle ne fera pourtant pas ici l'objet d'une étude autonome ni d'une reconstruction exhaustive de sa genèse. Cette absence ne constitue ni une omission ni l'indication d'un concept laissé dans l'indétermination. Elle tient au statut particulier de la faille dans le cheminement dont elle est issue.

La faille a été développée ailleurs, dans un texte distinct qui relève principalement de l'écriture poétique. Ce choix n'est pas seulement éditorial. Il tient à la chose elle-même. Avant de pouvoir devenir une notion susceptible d'entrer dans une argumentation philosophique, la faille a été éprouvée comme image, expérience, écart, blessure, passage, interruption et ouverture. La poésie n'y intervient donc pas comme illustration anticipée d'un concept qui aurait déjà été constitué ailleurs. Elle constitue le lieu dans lequel la faille a pu déployer ses différentes résonances sans être immédiatement ramenée à une définition univoque.

Il serait dès lors contradictoire de reproduire ici, sous une forme conceptuellement ordonnée, ce que cette écriture a précisément cherché à laisser ouvert.

Le présent ouvrage ne reprend donc de la faille que les déterminations nécessaires à son propre cheminement. Il ne s'agit pas d'en proposer une théorie générale, encore moins d'en fixer définitivement le sens. La faille intervient ici à l'endroit précis où la question du fond rencontre sa propre limite. Après avoir interrogé le retrait du fond dans le hors-fond, il devient nécessaire de demander si la pensée doit encore conserver la structure qui oppose un fond à son absence, un sol à sa disparition, une assise à son retrait. La faille permet ce déplacement. Elle ne doit pas être comprise comme une cassure affectant secondairement une totalité qui aurait d'abord été intacte. Une telle compréhension supposerait encore un fond préalable : il

y aurait d'abord continuité, puis accident, rupture ou fracture. La faille dont il est ici question n'arrive pas à un monde préalablement constitué pour en interrompre l'unité. Elle appartient à la manière même dont les rapports, les singularités et les formes peuvent advenir.

C'est pourquoi elle ne désigne pas davantage un manque qu'il faudrait combler.

Le manque reste déterminé par ce qui manque. Il conserve la forme absente comme mesure de l'absence : la brèche appelle encore le mur, la fracture la continuité, la perte ce qui a été perdu. La faille, telle qu'elle est sollicitée ici, ne se laisse pas reconduire à cette logique. Elle n'est pas le négatif d'une totalité possible. Elle est l'écart sans lequel aucune différenciation ne pourrait advenir.

Cette détermination suffit au présent ouvrage, parce qu'elle permet de comprendre pourquoi la faille peut intervenir dans la question du fond sans devenir elle-même un nouveau fond.

Une faille ne fonde rien.

Elle ne possède aucune puissance cachée dont les formes procéderaient. Elle ne contient pas ce qui doit advenir. Elle ne constitue ni une origine, ni une réserve de possibles préformés, ni le principe d'une différenciation dont elle porterait secrètement la loi. Elle introduit seulement l'impossibilité de la coïncidence absolue et, par là, l'ouverture dans laquelle quelque chose peut différer, se déplacer, rencontrer autre chose et devenir autrement.

En ce sens seulement, la faille est condition des possibles.

Le mot « condition » doit cependant être manié avec prudence. Il pourrait suggérer une structure préalable, comparable à un cadre transcendantal qui précéderait tout ce qui vient s'y inscrire. Ce n'est pas ainsi que la faille doit être entendue. Elle ne se tient pas avant ce qu'elle rend possible. Elle ne constitue pas une grille immobile sur laquelle viendraient ensuite se distribuer les événements.

Les failles sont mouvantes.

Cette mouvance empêche précisément de les transformer en fondement. Le maillage qu'elles forment n'est jamais donné comme une structure préalable. Il se modifie avec les relations qui s'y nouent, les singularités qui y apparaissent, les événements qui le traversent. Une faille peut se déplacer, s'élargir, se croiser avec une autre ; une configuration peut en faire apparaître de nouvelles tandis que certaines cessent d'exercer la fonction qu'elles occupaient auparavant. Le maillage n'est pas le plan du devenir : il devient avec ce qui advient.

La formule qui sera employée dans les pages suivantes — tissage ou maillage mouvant des failles — doit être comprise dans ce sens strict. Elle ne remplace pas le fond stable par un fond mobile. Ce serait seulement déplacer le problème et attribuer au mouvement la fonction auparavant dévolue à la stabilité. Elle tente au contraire de penser une condition qui ne puisse jamais s'ériger en fondement.

La faille autorise mais ne fonde pas.

Tout ce qui importe ici tient peut-être dans cette proposition.

Elle autorise parce que l'écart empêche la clôture. Elle ne fonde pas parce qu'aucun rapport nécessaire ne permet de déduire de cet écart ce qui en adviendra. Entre la faille et ce qu'elle rend possible, il n'existe aucune relation de production, aucune causalité originaire, aucune destination inscrite à l'avance.

La faille ne dit pas : quelque chose doit arriver.

Elle signifie seulement : rien n'oblige ce qui est à épuiser ce qui peut advenir.

C'est pourquoi son rapport à la case vide est étroit sans qu'il y ait identité entre elles. La case vide a permis de penser la non-saturation d'une structure et, plus radicalement, le point où la pensée constituante rencontre l'impossibilité de refermer la représentation sur le réel. La faille déplace cette découverte sur le terrain ontologique : elle empêche que cette non-clôture soit reconduite à un fond qui en constituerait secrètement la raison.

De même, son rapport au hors-fond doit être précisément délimité. Le hors-fond demeure encore déterminé par le fond dont il est le retrait. La faille ne retire rien. Elle ne suppose pas qu'un fond ait d'abord été là et se soit ensuite dérobé. Elle permet ainsi d'abandonner progressivement la question : « qu'y a-t-il lorsque le fond se retire ? » pour lui substituer une question différente : « qu'advient-il lorsque rien n'exige plus qu'il y ait un fond ? »

Cette question est celle que le présent ouvrage doit poursuivre.

Mais elle ne requiert pas que soit reproduit ici tout le chemin poétique par lequel la faille a été rencontrée. Ce chemin possède son autonomie. Il ne constitue ni un appendice littéraire de l'analyse philosophique ni une version imagée de propositions qui trouveraient seulement ici leur forme véritable. Il explore la faille selon un autre mode de pensée.

La différence est importante.

Une pensée conceptuelle doit distinguer. Elle demande ce qui sépare la faille du manque, du vide, de l'abîme, du hors-fond ou du fondement. Elle doit empêcher que ces termes deviennent interchangeables et veiller aux conséquences de leur emploi. Sans ce travail, la faille risquerait de devenir une métaphore universelle capable de tout désigner et, par conséquent, de ne plus rien déterminer.

La parole poétique n'a pas la même tâche.

Elle peut demeurer dans les voisinages que le concept doit séparer. Elle peut laisser une blessure devenir passage, une cassure devenir lumière, un silence devenir écoute, sans devoir décider immédiatement sous quelle catégorie chacun de ces déplacements doit être rangé. Elle ne démontre pas ce qu'est la faille. Elle laisse se manifester ce qui arrive lorsqu'une parole accepte de demeurer auprès d'elle.

Les deux approches ne sont donc ni concurrentes ni hiérarchisées.

Le texte poétique ne fournit pas le matériau encore confus que la philosophie aurait ensuite pour mission d'élever au concept. Inversement, le présent ouvrage ne donne pas la vérité théorique dont la poésie constituerait l'expression sensible. Il s'agit de deux parcours qui rencontrent un même foyer sans pouvoir s'y substituer l'un à l'autre.

Cette distinction est d'autant plus nécessaire que la réflexion sur la case vide a elle-même conduit au point d'effondrement du langage constituant. Si le langage poétique apparaît à proximité de cet effondrement, il serait paradoxal de lui demander ensuite de se laisser intégralement retraduire dans le langage conceptuel. Ce serait annuler, dans le geste même qui prétendrait l'expliquer, ce qu'il a permis de découvrir.

La faille doit donc conserver quelque chose de cette irréductibilité.

Le présent ouvrage en détermine suffisamment la fonction pour poursuivre son argument : elle est écart plutôt que manque ; elle n'est pas fracture secondaire d'une totalité première ; elle autorise la différenciation sans en être le principe ; son maillage est mouvant ; elle constitue une condition des possibles qui ne peut devenir leur fondement ; et, parce qu'elle est elle-même mouvance, elle conduit finalement à penser l'ouverture non comme structure préalable, mais comme avènement.

Au-delà de ces déterminations, il faut accepter que la faille ne soit pas épuisée ici.

Le texte poétique qui lui est consacré demeure ainsi à côté du présent ouvrage, non comme sa pièce manquante, mais comme son complément autonome. Il ne faut pas l'avoir lu pour suivre l'argument développé ici ; mais sa lecture permet d'éprouver autrement ce que le concept, par nécessité, doit déterminer.

Cette coexistence n'est peut-être pas étrangère à ce que la faille elle-même oblige à penser.

Aucun des deux textes ne constitue le fond de l'autre. Aucun ne possède la totalité de ce que l'autre devrait venir compléter. Ils se rencontrent, s'écartent, se répondent et poursuivent séparément leur chemin.

Entre eux demeure précisément ce dont ils parlent : une faille.